

Octobre 1912.

Après un sommeil léger et perturbé, Mathilde, ce matin-là, se leva dès l'aube. Dans la pénombre, presque à tâtons, elle enfila sa jupe et son caraco de droguet. Elle se rafraîchit le visage avec un peu d'eau que contenait le broc de faïence blanche posé sur sa table de toilette, puis, sans bruit, quitta sa chambre. Elle se glissa dehors alors qu'un timide soleil d'octobre commençait à pâlir l'horizon. Son père, Léopold, était déjà parti avec sa charrette et son cheval ramasser le lait pour le compte de la laiterie de Baignes. Il partait ainsi chaque matin, dès 5 heures. Mathilde était en proie à une anxiété nouvelle, une question la taraudait continuellement : comment allait-elle vivre désormais sans Georges ? Georges qui, ce matin même, partait rejoindre son régiment à La Rochelle. Théophile, le père du jeune homme, devait le conduire à la gare de Fontaines pour y prendre l'omnibus jusqu'à Jonzac. Mathilde attendait impatiemment le passage de la carriole pour faire un dernier signe d'adieu à celui qu'elle appelait son « petit Georges ». De la classe 11, il était pourtant de six ans son aîné. La veille au soir, Georges avait réuni ses proches, dont faisait partie la jeune fille, pour un dernier repas suivi d'une

veillée autour de la cheminée. Il avait convié ses cousins André, Gustave et Marcel, plus jeunes que lui, ainsi que leur sœur Andréa, laquelle était aussi la meilleure amie de Mathilde. Il ne manquait à cette jeunesse, pour être au complet, qu'Aristide, le frère de Georges. De la classe 09, il était toujours au régiment, mais le jour qui le séparait de la vie civile se rapprochait, et d'ici à un mois, tout au plus, il serait définitivement de retour.

Fille unique, Mathilde avait toujours vécu en compagnie des deux garçons qu'elle considérait comme ses propres frères ; ils étaient voisins dans ce hameau qui jouxtait le bourg. Porter ses fardeaux, soulager sa peine, lui offrir la première violette ou la première fraise des bois : c'était à celui qui rivaliserait d'égards et d'ingéniosité pour lui adoucir l'existence. Là où elle ne les attendait pas, si ce n'était l'un, l'autre répondait présent. Elle était la petite sœur qu'ils n'avaient pas eue, une princesse qu'ils idolâtraient, qui exerçait sur eux une fascination sans bornes. Cela, depuis le 9 juin 1897, jour où naquit Mathilde. Émerveillés par cette poupée aux yeux clairs et aux boucles brunes, ils ne l'avaient plus quittée, surveillant ses premiers pas en la tenant chacun par la main, consolant ses pleurs, berçant son sommeil. Féлина, la mère de Mathilde, était attendrie par les trésors d'attentions déployés par les jeunes garçons et Angéлина, la leur, l'était tout autant. Quant à Théophile et Léopold, ils ne prenaient guère garde à tout cela ; l'ouvrage, qui les éloignait de la maison, ne leur permettait pas de surveiller les faits et gestes de leurs enfants. Puis, les années passant, Mathilde avait grandi et rien n'avait changé ; l'enfant était devenue une adolescente bien jolie que les deux frères adoraient toujours avec autant de ferveur.

Les deux familles vivaient en bons termes, s'entraidaient lors des gros travaux, échangeaient fruits et légumes et aimaient se retrouver lors des veillées à *énoiser*¹ autour d'une bonne assiettée de *mongettes*².

Assise sur une borne de pierre, en bordure du chemin, Mathilde s'impatientait et épiait le grincement des essieux de la carriole de Théophile. Elle savait qu'ils devaient partir à 7 heures, le train n'attendait pas. En même temps que s'ébranla la cloche de l'église, faisant tinter les sept coups de l'angélus, elle distingua le martèlement des sabots de la Rosette sur le calcaire du chemin. La jeune fille se redressa, le cœur palpitant, esquissa un signe du bras ; elle entendait montrer à Georges, sinon lui prouver, que ses pensées l'accompagnaient. Théophile regardait tout droit devant lui en tenant les rênes de sa vieille jument qui avançait d'un pas lent et régulier. Apercevant son amie, Georges sauta d'un bond par-dessus les ridelles, se précipita vers elle et la reçut dans ses bras. Il plaqua deux gros baisers sur ses joues rondes.

— Je ne pars pas pour toujours ! crut-il bon de dire pour dédramatiser. Et puis, continua-t-il, je t'écrirai, je te l'ai promis !

Une promesse qui ne serait pas difficile à tenir.

— Je vais être si seule et si triste ! renifla-t-elle.

Georges caressa le beau visage de Mathilde à peine sorti de l'enfance, essuya au passage une grosse larme qui perlait au bord de sa paupière.

— Je penserai à toi tous les jours, toi aussi tu vas tant me manquer, avoua-t-il, le regard soudain voilé d'une tristesse qu'il ne pouvait dissimuler.

1. Casser les noix et ôter les cerneaux de leur coquille.

2. Haricots blancs.

Il la serra sur son cœur, puis, se détachant à regret, s'éloigna en agitant le bras et se mit à courir. Il rattrapa la carriole de son père qui avait parcouru quelques dizaines de mètres sans même s'apercevoir de l'absence de son passager. Georges grimpa prestement et reprit sa place près de la petite valise qui renfermait son modeste vestiaire. Mathilde resta plantée sur le bord du chemin, le cœur gros, le regard noyé en direction de l'endroit où Georges avait disparu, englouti par les hautes haies devenues informes dans le brouillard de ses pleurs. Indifférente aux larmes qui roulaient sur ses joues et que Georges ne pouvait plus sécher, abîmée dans ses tristes songes, ce fut à peine si la voix criarde de sa grand-mère parvint à la tirer de sa torpeur.

— Tu comptes rester longtemps là, plantée comme un piquet ? Méfie-toi de ne pas prendre racine !

Mathilde poussa un énorme soupir et se dirigea vers l'écurie, où elle avait coutume de prêter son aide à sa grand-mère Marguerite pour panser ses trois vaches. Elle empoigna les bras de la brouette chargée de fumier que sa grand-mère avait remplie et alla la vider au tas, situé à l'arrière de l'étable. Avant, elle guettait fébrilement l'arrivée du facteur, maintenant elle ne vivrait plus que dans l'attente du courrier, surtout jusqu'au retour d'Aristide qui saurait atténuer sa peine et remplacerait son frère auprès d'elle.

Aristide achevait d'accomplir ses deux ans sous les drapeaux et ne tarderait pas à être démobilisé. Lui aussi lui avait fait la même promesse : celle de lui écrire. Une promesse qu'il avait remplie au-delà de toutes ses espérances. Affecté au 58^e régiment d'artillerie de Bordeaux, il revenait en permission, de temps en temps, mais pas

aussi souvent que Mathilde l'aurait souhaité. En revanche, la jeune fille recevait chaque semaine une carte postale qu'elle conservait dans un bel album, à la reliure de toile bleue ornée de colombes blanches. Un album qu'il lui avait offert pour classer et conserver son abondante correspondance. Ainsi, sans ne jamais y être allée, Mathilde avait appris à connaître cette ville si belle et si grande qu'était Bordeaux. En plus des cartes brodées, véritables ouvrages d'artistes, qui marquaient une fête ou un anniversaire, du traditionnel poisson du 1^{er} avril à l'incontournable brin de muguet porte-bonheur du 1^{er} Mai, Mathilde possédait une vraie collection de vues de Bordeaux. Bordeaux et ses belles avenues aux immeubles de pierres dorées, son port en forme de croissant de lune, sa rade et ses bateaux que l'on déchargeait sur les quais ; mais encore ses luxueuses boutiques de la rue Sainte-Catherine et ses élégantes qui posaient devant ; l'esplanade des Quinconces : la place la plus vaste d'Europe avec ses douze hectares et ses deux rangées de réverbères descendant en pente douce vers la Garonne, son monument à la gloire des Girondins ; ses édifices religieux : la basilique Saint-Michel, l'abbatiale Sainte-Croix, la cathédrale Saint-André et sa tour Pey-Berland ; le Grand Théâtre et la place de la Comédie, et enfin le tramway qui, passant sous les portes de Bourgogne ou des Salinières, desservait la ville en la quadrillant d'est en ouest et du nord au sud. Chaque soir, Mathilde se plongeait dans la contemplation de ses cartes qu'elle lisait et relisait avec autant de bonheur. Elle allait enrichir sa collection avec celles de Georges, en provenance de La Rochelle, ville où il allait passer deux longues années loin d'elle. Bien

que sa peine fût allégée en pensant au retour prochain d'Aristide, il lui fallait, d'ici là, faire bonne figure et rava-ler sa tristesse devant sa grand-mère.

De son côté, Georges aussi devait affecter l'insouciance de sa jeunesse auprès de son père et de ses futurs compagnons de route qu'il allait retrouver à la gare de Jonzac. Et puis que diable ! Le service militaire n'était pas le bagne ! Georges ne rechignait d'ailleurs pas à accomplir son devoir militaire, au contraire. Malgré la séparation d'avec Mathilde, il était plutôt heureux à l'idée de rencontrer d'autres jeunes gens, de partager un nouvel univers qui ne pouvait être qu'enrichissant et de voir un peu de pays. Georges était d'une nature curieuse et, bien que fort attaché à sa famille et à sa terre natale, il espérait profiter de ces deux années pour devenir un homme, parfaire son éducation, s'initier à d'autres expériences et découvrir de nouveaux horizons. Il aurait aimé, il était vrai, incorporer la 18^e section d'infirmiers dont le dépôt était situé à Bordeaux. En cette ville où son père possédait des cousins germains, son frère y avait été affecté et s'y était bien plu tout au long de ces deux années qui venaient de prendre fin. C'était en mars de l'année précédente qu'Aristide s'était fracturé l'humérus droit en tombant sous la roue du canon, lors d'une mise en batterie. En raison de cet accident, la commission spéciale de réforme de Bordeaux l'avait fait passer du service armé au service auxiliaire et il avait intégré cette section où il se trouvait fort bien. Mais, malgré les différentes et pressantes démarches que Georges avait tentées, il n'avait pu y parvenir. On prenait des peintres, des mécaniciens ou des artisans du bois ; lui était un paysan.

De plus, lui avait-on dit, il lui faudrait subir le sort lié à son nom qui fonctionnait par ordre alphabétique. Il irait donc inmanquablement dans l'infanterie à La Rochelle. Ainsi en était-il des instructions émanant du ministère auxquelles on ne pouvait pas s'opposer. Quand on ne possédait pas de piston, il ne restait qu'à se soumettre aux ordres et obéir sans rechigner. Et l'obéissance était bien le fin mot de la vie militaire ! D'après les nombreuses nouvelles que Georges recevait de ses copains et les dires de son frère, il devrait se plier à sa rigoureuse discipline, s'habituer à la promiscuité de la chambrée, s'astreindre aux corvées de tous genres, endurer les brigades de son statut de bleu et marcher droit afin d'éviter d'inutiles et humiliantes punitions. Comme les autres, il aurait le regard fixé sur le compte à rebours : plus que trois cent quatre-vingt-quinze jours à faire, écrivait l'un, plus que cent trente-quatre jours, écrivait tel autre. Pour l'heure, c'était exactement sept cent trente jours, soit deux années complètes, qui allaient commencer en ce 20 octobre 1912.

Au terme de cette éprouvante journée de voyage, Georges arriva à la caserne Renaudin à La Rochelle. Désormais, il avait perdu toute identité pour devenir un matricule sous le numéro 1024. Après la répartition des recrues, on l'incorpora dans la 10^e compagnie dépendant du 3^e bataillon appartenant au 123^e régiment d'infanterie. Il n'eut pas le temps de faire la connaissance de ses nouveaux compagnons de chambrée que, déjà, le caporal lançait l'ordre de faire son plumard. Il disposa alors sur les planches du châlit une paille et une paire de draps faits de grosse toile bistre et une couverture de laine brune et rêche. Chacun reçut une gamelle

dans laquelle un homme de corvée versa une sorte de bouillon clair où nageait un morceau de bœuf bouilli, le tout accompagné d'une boule de son. Il avala, sans appétit, cette soupe qui ne lui réchauffa pas plus l'estomac que le cœur. De surcroît, il régnait dans le lieu une forte odeur où se mélangeaient des remugles de sueur, de tabac et de cuir. L'extinction des feux, marquée par une sonnerie lente de clairon, donnait l'impression d'une berceuse aux intonations lugubres de marche funèbre. Georges devrait se familiariser avec cette nouvelle vie, scandée désormais par les sonneries et les ordres des gradés.

Il s'endormit avec quelque difficulté ce soir-là, s'enivra du souvenir si doux de Mathilde pour surmonter sa soudaine solitude et chasser ses appréhensions. Sa mémoire se fixa sur le beau visage de la jeune fille, ses joues aux pommettes hautes, son petit menton rond, ses grands yeux clairs qui hésitaient entre le vert et le bleu, ses longues nattes qui descendaient jusqu'au creux de ses reins, ses lèvres charnues et gourmandes, sa voix encore marquée d'intonations juvéniles. « Mathilde, quand te reverrai-je ? Comment ferai-je moi aussi pour vivre si loin de toi pendant tous ces jours ? »

Il n'avait pas failli à sa promesse de lui écrire. Lors de sa halte en gare de Saintes, il s'était empressé de choisir une carte représentant un couple avec ces mots en guise de légende : *L'amour veille*. Au dos, il avait griffonné à la hâte : *Ton petit Georges qui ne t'oublie pas...* Et c'était tout.

Ce fut au son de la sonnerie, plus alerte que la veille au soir, qu'il s'éveilla en sursaut, le lendemain matin à 6 heures. Puis, la voix rugissante du caporal, leur criant de se mettre debout, acheva de le réveiller.